



JOSEPHIN PELADAN

EXPOSE D'UNE ENIGME



POINT (ARMAND).
Etude de sourire. Influence de L. de Vinci.
Deuxième Salon de la Rose-Croix.

Nous devons à René-Louis Doyon la seule biographie exhaustive de Joséphin Péladan.

Habituellement peu attiré par ce genre de personnage, R.L. Doyon s'est, en quelque sorte, vu son sujet imposé par le destin. Choisi pour mettre en ordre le "Fonds Péladan" légué par sa veuve à la Bibliothèque de l'Arsenal, Doyon se vit submergé par "26.851 feuillets de 445 manuscrits".

La nécessité l'a poussé à lire cette énorme quantité de pages, de notes, de correspondances, d'inédits pour établir un classement tant soit peu cohérent.

On ne vit pas si longtemps dans l'ombre familière d'un écrivain si attachant sans partager - au moins pour un temps - le tour de pensée et une obligatoire amitié. A plus forte raison si l'obligation nous met en présence d'une écriture originale - dans le double sens d'écriture - personnelle, lancée en verticale ampleur d'une main évidemment énergique, curieuse, volontaire. Point n'est besoin d'être graphologue pour être frappé de l'exceptionnel-

le personnalité de cette cursive aiguë et serrée.

Le bibliothécaire improvisé se devait d'entrer dans l'intimité de son "client", d'en adopter l'optique et les travers pour venir à bout de sa tâche : apporter dans le désordre du legs un semblant de classement logique.

Arrivé à bon terme, R.L. Doyon était si familiarisé avec "son Péladan", que l'ouvrage biographique était fait; il n'était plus qu'à l'écrire.

Vous qui vous êtes pris la tête à deux mains pour en presser une thèse, vous savez que le plus douloureux des cas est d'être entraîné par un fleuve de documents. On peut tout faire dire à qui ne dit pas grand chose, mais emporté par le courant des textes et des mots, accrocher la première branche venue reste le seul geste salvateur.

R.L. Doyon, dans le cas ci-devant, a choisi la facilité; il prit partie de traiter son sujet par la dérision, insistant sur le côté cocasse d'un Péladan qui, multiforme, peut aussi bien être héros tragique que personnage de comédie. La caricature est aisée quand les traits sont fortement accusés.

Le ton désinvolte adopté par l'auteur a gâté le sérieux de l'ouvrage qui n'est pas - tant s'en faut - sans valeur.

Joséphin Péladan, pour peu qu'on le fréquente force l'admiration, et Doyon erre entre la blague et le respect d'une haute pensée désarmant la charge. Il navigue sans prendre amarre, entre la reconnaissance d'un oeuvre génial et le sourire amusé devant le grotesque du geste et de l'accoutrement. Il arrive tout naturellement à se poser la question du pourquoi de cet homme "imparti des dons les plus étincelants" qui a pu en gâcher "les plus immortels profits avec une prodigalité d'erreurs (et) de maladresses". Malgré quoi, il refuse d'ômettre une ébauche de réponse faute de saisir le ressort

intérieur mettant en mouvement cette stupéfiante machine.

Faute d'apercevoir le lien qui unit un faisceau apparemment divergent, il ne peut que plaindre un génie avorté. Il en "éprouve une irrésistible mélancolie", celle d'assister à une sorte de suicide, à un "massacre volontaire de dons et de chances prodigieuses", à la "décomposition d'un gâchis désarmant". Il n'en vient pas à la seule question qui puisse éclairer l'énigme de cette "sorte de suicide", de ce "massacre volontaire".

On ne "massacre" pas volontairement son propre génie, manifestement reconnu, sans une puissante raison, et cette raison explique et l'homme et l'oeuvre.

Un talent peut servir à toutes fins, n'étant que la facilité de moyens il peut servir sous n'importe quelle livrée. Le génie inondé de l'éclatante vérité ne peut ni se taire, ni se dédire, ni échapper à son destin.

Doyon n'a que "du respect et surtout de la commisération" à offrir à Péladan. Ce dernier les eut repoussés avec dédain comme il le fit tout au long de sa vie.

Il ne demandait pas, ce solitaire, des sentiments bienveillants à son égard, il voulait qu'on l'écoutât. Il se croyait mandaté - à tort ou à raison, on en peut discuter - pour parler souverainement, et son malheur - qu'il a tout fait pour amplifier - fut qu'on s'occupât avec trop d'insistance de son masque et de sa chevelure, et trop peu de sa parole qui aurait dû en imposer à la galerie contemporaine.

Tôt désabusé, il n'attendait rien d'elle, il s'en remettait au futur, espérant que son purgatoire littéraire ne fût pas trop long.

En tout état de cause, Doyon n'a pas fait le nécessaire pour l'écourter. L'essentiel était de dévêtir le Sâr de ses ridicules guenilles pour faire apparaître celui qui les portait,

l'essentiel était d'abandonner aux petits journaux satiriques les charges burlesques, l'essentiel était d'écouter - en fermant les yeux sur ses frasques - ce que nous disait ce "prophète esthétique", ce "Ruskin français", sans l'accompagner du bruit des mirlitons.

Nous essayerons de dégager de la bande sonore ce désastreux discord musical bouffon pour entendre le livret.

LES PELADAN SOUS LE SIGNE DE LA PERSECUTION

Joséphin Péladan expliquait l'origine de ses goûts altiers et de ses hautes aspirations en remontant le cours de son ascendance jalonnée de chevaliers et de nobles combattants de la Foi.

H. Chobaut pour la Nouvelle Revue du Midi a foui le sol languedocien pour y déterrer la souche ancestrale des Péladan; d'acte en acte, il n'a été que de modestes paysans à labouroux. Aucune trace de la plus infime particule de noblesse, trace d'aucune bourgeoisie locale, aucune halte chez un homme de robe, encore moins chez un homme de plume.

Nous ne chercherons pas querelle à Joséphin parce qu'il a voulu fleurir son arbre généalogique mais que ne laissât-il le blason à ceux qui n'ont que cette vanité!

Malgré ses dires volontairement vagues, malgré la fumée que Joséphin soufflait sur son ancestralité hobereaute, sa chevalerie ne remontait qu'à sa seule directe paternité.

Au niveau de ce père, il s'est produit dans la famille Péladan un "saut qualificatif", comme il s'en produit en science naturelle mettant à mal les théories évolutionnistes.

Jacques Péladan - grand-père de Joséphin - quitta la tradition rustique, il fit valoir un petit fonds d'épicerie, il termina sa carrière

dans un débit de tabac en 1839. Dernier né de ce modeste commerçant, Louis-Adrien vint au monde le 8 septembre 1815 après deux soeurs et cinq frères, dont l'un succéda au père dans la boutique de tabac; un autre fut menuisier; un autre "faiseur d'aiguilles". Louis-Adrien épousa en 1843 une fille de cordonnier Joséphine Vaquier. Comment ce benjamin eut-il subitement une vocation intellectuelle? Mystère. Mais il se lança dans cette voie avec une fougue incroyable.

"Humble, faible, inconnu à vingt ans il entra dans la vie active, n'ayant à lui qu'un crucifix, une bible et les poésies de Lamartine"(1). Johanny Bricaud nous présente ainsi le jeune homme brûlant de foi déjà muni des armes du sacerdoce royal et qui seront aussi les outils de ses persécutions.

PREMIERE PERSECUTION

C'est en poète qu'Adrien Péladan fit son entrée dans le monde des lettres.

Dans le souffle lamartinien il soupira ses Effusions catholiques, puis ses Brises et aquilons; en vain.

Ses effusions et ses brises retombèrent à plat dans un lourd silence.

Ne pouvant douter un instant de sa valeur poétique, il ne put attribuer ce dédain qu'à la désastreuse centralisation paralysant la meilleure partie des valeurs françaises. N'ayant d'yeux que pour Rome, capitale spirituelle, il méprisait ce Paris métropole des courants littéraires. Hélas! Personne n'est durablement établi dans le monde intellectuel s'il n'a le front ceint des lauriers parisiens.

Deux voies s'ouvraient devant lui : tenter

(1) Revue d'Histoire de Lyon, mai-juin 1904

sa chance dans la nouvelle Babylone; entrer en croisade contre ce lamentable état de fait.

Le chevalier Péladan n'hésita pas un instant, il rétablira la justice. Il n'avait que faire du peu de gloire à recueillir personnellement si l'équité la plus élémentaire avait à en pâtir. Il n'avait que faire d'être invité à la table des Grands, il voulait qu'y fussent conviés tous ceux que leur mérite désignait à y paraître.

Miner les socles des fausses gloires parisiennes lui semblera le premier objectif valable, et dans ses Nouvelles Brises et Aquilons, (publiés à Paris chez Dentu en 1860), Adrien Péladan en chargea sa verve polémique.

Michelet s'y verra traiter de "Platon avarié, discoureur du néant, trompette de l'erreur" :

Toi qu'on a faiblement rétorqué, Michelet,
Mes iambes sans fard te prennent au collet.

Il ne lui pardonnera jamais ses penchants démocrates et sa haine des rois.

Ceux qui recevront le plus de hottées d'injures, ce seront les "traîtres", les parjures, entre autres, ce Lamartine - tant aimé jadis - qui, introduit dans la place, n'en a pas profité pour y faire triompher la cause provinciale.

Laurent-Pichat conclut ironiquement :

"Que la meilleure manière de centraliser, c'est de produire de bons livres en province et d'écrire de beaux vers; nous pensons donc que M. Joséphin Soulayr décentralise mieux que M. Péladan"(2).

Les acerbes critiques relancent le courage du chevalier Péladan plus qu'elles ne l'abatent; ce sont les victoires de l'idée qui comptent quoi qu'il en coûte au preux qui porte ses

(2) Vapereau : L'Année littéraire, T. III

couleurs.

Il enfourcha un cheval de bataille : La France littéraire, "organe de la décentralisation intellectuelle", revue hebdomadaire parue à Lyon de 1856 à 1866, sous la direction du "chevalier Adrien Péladan".

La publication ne fut pas sans mérite, elle pouvait dignement rivaliser avec la capitale en avançant les noms des poètes Joséphin Soulayr et Victor Laprade ou du penseur visionnaire Blanc de Saint-Bonnet, qui, largement débordèrent la notoriété de leur province.

DEUXIEME PERSECUTION

Le chevalier n'en resta pas là, non satisfait du peu de vagues occasionnées par la décentralisation intellectuelle, il se livra à un combat autrement périlleux.

Adrien Péladan nourrit une haine tenace et sincère contre toute forme affichée ou déguisée de démocratisation. Croyant à la vertu irrésistible de la presse, il sera à l'origine de multiples organes réactionnaires, capables de mettre à mal et de faire chuter enfin le monstre révolutionnaire et républicain. Il sera à l'origine de périodiques monarchistes prônant tour à tour le légitimisme le plus outrancier ou le naundorffisme.

A Nîmes, il publie un Henriste, un Almanach des Blancs par un bon Français du Midi, et un journal au titre significativement vengeur Les Châtiments. Il y déploie une "incorruptible ardeur" à "désavouer les imposteurs de la politique, à flétrir les comédies soi-disant conservatrices, et les compromis de la droite dont le machiavélisme" conduit au "désarroi national".

Dans cet exercice fort risqué, sabrant à gauche et à droite, il se fit une bonne poignée d'ennemis recrutés sur tous les bancs de l'Assemblée et à tous les rangs de la société.

TROISIEME PERSECUTION

Les rages politiques sont tenaces mais peu comparables à celles que l'on peut susciter en abordant sans précaution le délicat domaine religieux. Ici, Péladan père fit merveille pour se mettre l'unanimité des autorités à dos.

Il avait bien sagement commencé la Semaine religieuse à Lyon en 1859, c'était la première initiative provinciale du genre, elle eut de nombreux adeptes. Il était assuré de la reconnaissance épiscopale s'il s'en était tenu à ce niveau local. Hélas! Ultra en tout, Adrien Péladan ne pouvait manquer d'être ultramontain. Attaquant le Gallicanisme, son ton polémique ne pouvait se déployer sans égratigner quelques évêques au passage. A Rome, il s'en fut recueillir son salaire, il s'en revint Chevalier des Ordres pontificaux de l'Eperon d'or, de Saint-Silvestre et membre de l'Académie des Arcades de Rome.

L'Evêché le regardait d'un oeil vigilant, sans plus. Il était, certes, un paroissien un peu turbulent mais dévoué et rendant de signalés services à l'Eglise.

Ce fut alors qu'il s'enticha de mysticisme marginal. Il entreprit une énorme enquête: Les Annales du Surnaturel au XIXe siècle. L'Evêché fronça les sourcils. La véritable "persécution" commença le jour où Adrien Péladan se mêla de répandre une nouvelle dévotion aux Saintes Plaies du Divin Crucifié. La tradition se bornait à vénérer les blessures occasionnées par les clous, aux Mains et aux Pieds, et la blessure du Côté droit occasionnée par la lance du soldat romain. La Tradition restait muette sur "l'Eclanche", plaie provoquée par le poids de la Croix sur la Divine Epaule pendant le portement sur la "Via Crucis".

Adrien Péladan défendit sa cause dans de nombreuses brochures répandues avec la diffusion de la "Sainte Image".

Il mourut en 1890 au milieu des procès, des blâmes épiscopaux, des appels à Rome, des "défenses" inondant la presse, des brochures et encore des brochures.

Ajoutons à son oeuvre déjà si étendu les "défenses" de son ultime combat et, dira son fils Joséphin :

"La seule énumération de ce calame effraierait l'esprit le plus polygraphe".

Joséphin reprendra le flambeau tombé des mains du vieillard "tué pour prohibition de piété et de commerce".

Tel fut ce chevalier poursuivi par la malchance sous l'aile noire de la constante persécution.

Joséphin nous fournira l'explication dernière du persistant échec de cet homme de mérite :

"Trop d'amour de la vérité lui ôta sa place au soleil à Paris. Il ne put que faire rougir les calculs égoïstes des doctrinaires, des légitimistes d'entre eux, à Nîmes, à Lyon, trois villes où le hardi champion lutta contre la ligue des égoïsmes, et mérita les surnoms de Zouave du bon Dieu, d'Aristide des publicistes"(3).

ADRIEN PELADAN (fils)

Adrien Péladan fils d'Adrien Péladan ne céda en rien à son père pour l'originalité de la personne et pour la polygraphie.

Esprit encyclopédique dès le plus jeune âge, à seize ans il apprit le chinois dans l'espoir d'occuper une chaire récemment créée à Lyon. A dix-huit ans, les théologiens le consultaient pour les questions délicates. Assyriologue, il commentait les manuscrits ninivites et babylô-

(3) Préface A. Péladan

niens. Archéologue, il dota sa ville de Lyon du "plus étonnant guide que possède la ville". Minéralogiste, naturaliste et botaniste, il conçut une nouvelle classification révolutionnaire.

"Alors, la loi des semblables et le magnétisme lui apparurent, et Hahnemann et Mesmer, ces phares de la science moderne, lui éclairèrent une double voie de découvertes où il a marché avec une audace et un génie dont je puis seul témoigner, puisqu'il a quitté la vie au moment même où il allait tirer, des deux mètres cubes de ses notes, une philosophie des sciences, rapprochant les a priori antiques et les expériences modernes en un choc héroïque d'où eût jailli une gerbe rayonnante d'innombrables étincelles de vérité"(4).

Pour en savoir davantage sur les étonnantes facultés intellectuelles du Dr Adrien Péladan, reportez-vous à la panégyrique introduction de l'oeuvre posthume du docteur: Anatomie homologique - la dualité du corps humain et la polarités des organes splanchniques.

Joséphin Péladan ajouta à cette introduction une liste (provisoire) des ouvrages de son frère, qui joignait à ces titres savants ceux de peintre, de poète, de romancier, etc.

Comment direz-vous un scientifique de ce niveau a-t-il pu rester sans l'ombre ?

A cause, répondra Joséphin, des persécutions qui ne purent manquer de fondre sur ces éminents esprits, qui les attiraient comme un paratonnerre la foudre.

Il vous expliquera aussi que la loi démocratique sera la pire pour ces êtres hors-cours si peu faits pour suivre la loi commune.

Ce qui pourra paraître bénin au vulgum pecus prendra des proportions insoupçonnables s'appliquant à ces sensitifs.

(4) Anatomie Homologique, préface de J. Péladan



SCHWABE (CARLOZ).
*Anne adombrée par l'Ange
du Seigneur.*
Des mains de l'Ange
s'échappent les rayons
bénissants et fécondateurs.
Composition pour
l'Évangile de l'Enfance.
Premier Salon de la
Rose-Croix.

Ainsi, sans un ultime secours, le service militaire obligatoire emmenait outre-tombe le Dr Péladan.

Joséphin nous le confirme :

"L'homme intellectuel, happé par l'autorité militaire, est un condamné à mort; en effet, il peut songer à ses volontés dernières et recommander son âme à Dieu".

Après trois mois de souffrance inhumaine l'on ne pouvait assister à ce spectacle sans frémir :

"Cet omniscient sous la capote de mobile, sa longue barbe noire éclaboussée de boue, écrasé par son sac, d'une main retenant ses lunettes aux branches brisées, de l'autre se servant de son fusil comme d'un bâton!

"On mobilise donc les mourants s'écriaient les femmes du peuple".

On eut quand même pitié d'une telle déchéance et l'autorité militaire rendit ce "mourant" à ses chères études.

De là date la sainte horreur du jeune Joséphin pour l'état militaire et pour l'armée en général.

A peine relevé de l'inquisition de Bellum "l'omniscient" voulut présenter sa thèse de doctorat à Montpellier, la persécution leva à nouveau son étendard :

"On l'avait d'abord refusé à une autre Faculté, pour une composition écrite sur la graine, et quand il alla demander la raison du refus à son examinateur; il reçut cette réponse mémorable : "C'était trop fort pour un élève, j'ai cru que vous aviez copié!"

Fort de sa confiance en sa science professée avec assurance, le 29 septembre 1885, le docteur absorba une dilution de strychnine envoyée par un pharmacien de Leipzig pour en prouver l'innocuité. Il succomba rapidement après avoir eu le temps de dire : "cet allemand m'a

trompé; ce n'est pas la troisième décimale, je suis empoisonné".

Ainsi mourut le savant Adrien Péladan victime de sa science ou de l'erreur du chimiste allemand.

Un procès s'ensuivit sans résultat.

Au cimetière de Nîmes on pouvait lire sur une simple pierre : Il fut un des princes de la science, il en a été le martyr.



Ces trois esprits sont très proches, on ne peut les bien comprendre qu'en les étudiant conjointement, ils s'éclairaient mutuellement.

Les lois génétiques n'expliquent pas comment un arbre généalogique si commun à la norme puisse aboutir en bout de branche à ce trio extravagant.

Les plus proches ascendants savaient tout juste écrire, et sans crier gare éclata ce triple bourgeon.

Doués tous trois d'une superbe mémoire, ils s'ingurgitaient des montagnes de connaissances puisées chez les plus extraordinaires auteurs d'un siècle qui en eut tant. La bibliothèque paternelle s'avéra insuffisante à la nourriture spirituelle de ces boulimiques. Ils devinrent à leur tour polygraphes. D'où leur vint cette graphomanie ? Peut-être du "pays des Gabales" d'où lointainement la famille s'origina. Doyon tente une explication. Gabales voudrait dire : "praticiens kabales". Un peuple (les Gabales) résidait sur les maigres plateaux de Lozère, il constituait le résidu d'une communauté juive repoussée jusqu'à ces arrières pays. L'explication vaut ce qu'elle vaut, elle ne donne pas la raison de la brusque vocation prophétique ressuscitée après des siècles de silence. Pourrait-on, à la rigueur, attribuer à cette souche biblique les goûts mystiques du père, les aspirations assyro-babyloniennes des fils, et l'allure prophétique de la trinité.

Nous insisterons sur l'étroite conformité de vues et d'actions de ce trio résumées dans la psychologie de Joséphin Péladan.

L'échec ne les déconcerte nullement, un assaut manqué en appelle un autre. Ce ne sont pas des gens de forteresse, mais d'offensive. Ils attaquent quelles que soient les forces ennemies disposées en regard.

Ainsi, le père n'a pas eu la notoriété due à son talent poétique... parce qu'il était provincial. Il fonda un journal La France littéraire pour faire monter la province à Paris.

Il entreprit de défendre la cause des persécutés dans l'Eglise, les mystiques. Ce n'était pas suffisant pour que l'Eglise le persécutât à son tour. Il insista. Il tenta en 1878 de renouveler le culte du Christophore : "Saint-Christophe protecteur de nos aïeux, sauvegarde actuelle des fidèles, protecteur spécial contre les maladies épidémiques, les tempêtes, les périls, les séditions". Cela aurait été jugé assez peu grave s'il n'avait vendu l'image du Saint - d'après Memling - à 5 francs le cent. Et ce fut pis encore avec la sixième Plaie de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la Croix.

Il fit aussi une douloureuse expérience d'éducation; ses méthodes peu orthodoxes attirèrent les foudres rectorales sur la tête de l'enseignant improvisé.

Nouveaux avatars politiques. Les braves Péladan eurent un goût tout particulier pour les causes perdues. Adrien Péladan ne pouvait qu'être "manant du roi", il sera monarchiste. Quitte à s'y briser les os, il heurta de front la démocratie souveraine pour la cause du "malheureux descendant de Louis XVI", puis définitivement pour le "bon roi exilé Henri V".

Louis-Adrien fut en désaccord avec toutes les idées dominantes de son temps, partout, il reçut le même haineux accueil.

Adrien fils, eut peut-être été le plus étonnant des trois Péladan si le temps de vie ne lui avait pas été si chichement compté. Le même destin l'attendait, mêmes dons extraordinaires : poète à douze ans, écrivain prolige et précoce, savant omniscient, même goût de l'action et même fin martyr, mort pour le bon droit.

Joséphin n'aura qu'à parfaire avec plus d'éclat un travail ébauché. Nous commençons à saisir le tour d'esprit de cette jeune intelligence nourrie des mystiques paternelles et fraternelles.

Très tôt, il vit comment la vérité fut toujours combattue, méprisée, honnie par le grand nombre. Les exemples de son père et de son frère fortifieront une conviction : la persécution sera toujours la fidèle compagne du génie et du prophétisme. Dans ces "temps mauvais" l'accord avec le Monde signe la déchéance morale. Si l'homme juste veut être assuré de la droiture de son action, il devra être repoussé par les coteries mondaines.

Joséphin retiendra la leçon d'Adrien. Dans Typhonia, il s'écrie : "Voilà de quel grand catholique je suis le fils".

Il adoptera le catholicisme tourmenté d'Adrien.

Le catholique sera le soldat du Christ nourri d'une tradition à défendre à tout prix. Ce pur chrétien, issu des catacombes, transmettra au risque du bûcher, au risque des lions dévorants, la parole sacrée.

Le catholique-ostensoir (Christophore) montrera aux foules indifférentes l'attitude exemplaire du chrétien dans l'obligatoire adversité, devant se défendre des dignitaires de l'Eglise enchaînés à leurs prébendes - le Christ fut condamné par des Caïphe -, devant se défendre des clercs repus enfermés dans la routine de la lettre - le Christ eut Ponce-Pilate -, devant se défendre des confrères en magie et en lettres - le Christ eut ses apôtres en fui-

te -. Ces bons apôtres auraient-ils pu émerger de leur cachette sans un coup de pouce du Saint-Esprit ?

La doctrine catholique de Joséphin s'en remettra à cette profonde foi, au Divin Souffle du Saint-Esprit, l'Inspirateur, Lui qui "vous apprendra toute chose". Il est seul capable de souffler la brasillante énergie au coeur de quelques rares disciples. Nous verrons maintes fois dans l'oeuvre de Joséphin l'Esprit s'identifier à l'Harmonie - loi primordiale -, transmise et réglée par les Anges.

Nous pouvons dès lors arriver à cette provisoire conclusion : la conviction profonde des trois Péladan peut se résumer en peu de mots ; le succès n'appartient qu'aux médiocres, la gloriole qu'aux bas démagogues ; par contre, la vraie grandeur est toujours calomniée, la vérité combattue ; le prophétisme vilipendé et le Christophore martyrisé.

UN AUTRE PERE

Les deux Adrien marquèrent d'un sceau indélébile la psychologie du jeune Péladan. Un autre homme va, en quelque sorte, compléter puis remplacer l'image du père : Jules Barbey d'Aurevilly.

Joséphin retrouvera en lui le génie bafoué, incompris de ses contemporains bien incapables de le suivre à des altitudes où l'air se fait rare. Le gentilhomme était la proie des amateurs de ridicule insensibles à la supériorité de ce Chouan égaré dans un siècle peu fait à sa mesure.

Ce seigneur Normand jouera dans sa vie le rôle d'un génie à double face, aussi bienfaisant que néfaste.

Bienfaisant, Barbey haussait sur un piédestal l'esthétisme, signe de la noblesse de l'homme et de l'artiste. Il démontrait à l'envi le rôle de la Beauté dans la vie.

Il enseignait par l'exemple que l'esthétique n'était pas qu'affaire de beau style, d'adroite écriture, elle devrait être présente dans tous les comportements de la personnalité et de la personne, de la pointe de la moustache aux sous-pieds du pantalon. Que l'artiste souhaitât ne pas s'enfermer dans la vanité d'un art futile, il aura à coeur de se forger une belle âme, noble et à cent coudées des basses insinuations de gazetiers à l'affût de nouvelles têtes de Turc.

Péladan n'eut dès lors qu'un désir, se conformer en tous points à ce sublime modèle.

C'est là où Barbey lui fut fatal. On devrait tenir compte de l'enseignement des Maîtres sans se croire obliger de copier leurs travers, même si ces derniers constituent le meilleur de leur charme. Le style de vie et la façon dont Barbey fustigeait le siècle parurent à Joséphin également admirables et imitables.

Chacun sait qu'une étroite distance sépare le sublime du ridicule, Barbey sut ne la jamais franchir, malgré ses redingotes surannées, ses costumes vieux-rose, malgré ses corsets et ses moustaches brossées à l'encre de Chine. Ce fut sa façon à lui de marquer sa différence, hors des vilénies et des bassesses littéraires.

Barbey était armé.

Il écrasait le moqueur de la hauteur de sa noblesse, il avait remplacé l'épée ancestrale par une plume non moins acérée, non moins aguerrie à toutes les subtiles bottes, et l'on y regardait à deux fois avant de lui jeter le gant.

Joséphin Péladan n'avait ni sa prestance, ni son ancestralité, ni sa corpulence pour corriger la mode, il n'avait pas le don de M. d'Aurevilly pour imposer sa particule dans le moindre de ses gestes.

La curiosité vestimentaire de Péladan ne servit qu'à armer les rieurs et les critiques contre l'esthète ; par contre, combien lui fut

profitable l'exemple de la rigueur intellectuelle, combien lui fut profitable l'exemple de déontologie littéraire indispensable à la composition d'un oeuvre durable. Chevalier, Joséphin ne le fut pas de naissance, il le devint par une volonté tenace, avec la fougue des premiers créateurs de maisons, sans regarder à sa peine, sans crainte d'accumuler les ennuis et les ennemis.

Barbey lui confirmait encore l'implacable obligation de traîner à la suite du génie... la persécution.

La persécution ne vint pas assez promptement, Péladan ira la chercher dans la provocation.

On a beaucoup ri de "l'exhibitionnisme" de Joséphin Péladan, on s'est beaucoup moqué de ces pourpoints violets et de son accoutrement médiéval.

On en est venu à expliquer l'excentricité du personnage par un besoin de publicité savamment calculé.

Un écrivain aussi intelligent aurait vite compris qu'il lui faudrait composer s'il voulait avoir quelque crédit. Or, nul ne fut moins enclin que lui à concession. Il n'a fait qu'exciter de plus belle le troupeau irascible des critiques et des confrères.

Il faudra chercher ailleurs une meilleure explication.

Ce qui fut interprété comme une manière de monter à l'estrade pour se faire valoir dans une brillante parade, ne fut que sa façon - maladroite à coup sûr - de montrer sa différence.

Beaucoup de comédiens sont timides. Le masque est un sûr moyen de dissimulation. Peut-on se mieux cacher que sous le déguisement d'un personnage de fiction théâtrale ? Les attitudes bravaches sont quelquefois une manière - méridionale - de vaincre une foncière timidité.

Le tragédien timide Péladan affrontera les feux de la rampe par provocation et aussi dans

l'obligation de vivre de sa plume. Sans cela, Péladan aurait pu être un des Esseintes, un des Esseintes chassé de son Fontenay. Il en avait les aspirations à la solitude, car ce fut un solitaire, même au sein du Symbolisme dont il sera si proche par tempérament et par goût.

Symboliste, il le sera jusqu'au bout des doigts, ayant l'attrait du mystère et l'amour des "écrasés de l'art", ayant le goût de la délicatesse en art et l'horreur de l'outrance. Il aimera le symbole, c'est à dire la chose cachée mais si transparente, si évocatrice, si translucide à qui sait lire. Il écrira pour ces lettrés et tant pis si le monde ne se peuple que d'analphabètes du symbole.

Il eut le goût de la perfection et un instinct les plus aiguisés pour repérer les exactes valeurs à preuve les choix des Salons Rose+ Croix. Sans cette méchante marotte de bouffon qu'il s'est plu à brandir, il aurait dû devenir le critique symboliste par excellence.

Il avait aussi avec les "décadents", les "symbolistes" et tous les lucides, horreur de son siècle qu'il voyait gagner le barbarisme à grandes enjambées.

Il n'eut qu'une consolation dans un monde ayant perdu son âme, le refuge dans ce qui fut l'âme des civilisations, leur miroir, leur gloire, et l'étiage de leur valeur devant Dieu et les hommes : L'ART.

